

Groupe de travail écosystème (jeudi 14 janvier de 9h à 12h30) :

Présents : Nausica Gloris (master création littéraire), Sophie Bazin (éditions Dodo vole), Plume Hecquard (master éditions), Hervé Le Crosnier (C&F éditions), Véronique Prézeau (bibliothèques de Rouen), Marianne Auffret (Normandiebulle), Jean Vande Castele (lecteur), Cindy Mahout (N2L), Sophie Fauché (N2L), Agnès Babois (N2L), Marion Cazy (N2L), Flora Delalande (autrice), Michel Lebailly (La déviation), Pierre Lenganey (Møtus et librairie Passage), Éric Bobée (festival du livre de la Saussaye).

Présentation de Livr&co – le comptoir des lectures durables par Charles Hédouin

Charles : normand, vient du Havre, est passé par le master création littéraire et a fait une formation à Paris 13 dans l'édition.

A créé en 2019 avec Marion Carvalho, une micro-structure éditoriale : La maison des pas perdus. (manifeste éditorial et écoresponsable de la maison d'édition). Dans leur parcours, ils ont travaillé dans d'autres structures éditoriales (Hachette, Editis, éditions scientifiques) et se sont retrouvés freinés par la mise en place de leur engagement écologique dans la pratique de leur métier. Dans le secteur de l'édition c'est en effet compliqué de conjuguer l'engagement éditorial, faire naître un objet et l'engagement écologique. Ils ont aussi travaillé en librairie.

La maison des pas perdus n'édite pas des livres sur l'écologie (il y a déjà assez d'éditeurs qui le font et qui le font bien), mais publie des livres, plutôt illustrés, de manière écoresponsable, écologique et avec la volonté de s'insérer dans une économie solidaire. Maximum de 12 ouvrages par an quand la maison sera à son pic d'activité. Actuellement 1 par an.

Entre 2016 et 2019, se sont retrouvés sur ces mêmes problématiques avec beaucoup d'éditeurs jeunesse qui avaient la même problématique de visibilité et aussi la volonté de s'ancrer dans un vrai choix de conception. Ces échanges ont permis de réfléchir à l'aspect collectif de l'aventure du livre. Il y a eu le souhait face à ce manque de visibilité de se tourner vers un autre moyen de diffusion et de distribution. Les retours coûtent chers, ils sont polluants, ils sont un gros travail pour les libraires et ça a un impact énorme sur l'ensemble de l'écosystème.

Est alors née l'idée d'un système de référencement, inspiré du « Comptoir des indépendants » qui pourrait apporter des réponses techniques et concrètes sur les difficultés rencontrées. Livr&co est aujourd'hui une librairie en ligne qui référence la traçabilité de la création des livres. C'est un terrain d'expérimentation, de mise en visibilité et de valorisation.

Un livre se juge par son contenu et non son contenant, l'idée n'est donc pas d'aller vers un score environnemental du livre, un outil du type [Yuka](#), qui existe dans l'alimentation, mais, plutôt de travailler avec des pictogrammes « Fabriqué en France », « Fabriqué en Union Européenne », « Écoconçu », « Solidaire ». Ce ne sont pas des médailles, pas des labels, ce sont des guides pour le lecteur.

Il y a aussi dans le projet de Livr&co l'idée d'AMAP de maisons d'édition écoresponsables. Idée de pouvoir créer les raccourcis entre les éditeurs et les clients. Trouver des lieux de distribution pour venir récupérer des commandes dans des lieux culturels pour rencontrer les éditeurs, les auteurs, etc. A entendu toutes les réflexions des groupes de travail sur la mutualisation. La question, par exemple de regrouper les envois aux librairies. C'est une vraie question intéressante. Idéalement, Livr&co aimerait pouvoir faire des réunions entre éditeurs/éditrices et libraires et pouvoir proposer des points relais en librairies de quartier pour permettre au client aussi d'avoir le lien avec la librairie. À terme, Livr&co aimerait pouvoir proposer des réunions aux libraires pour présenter les nouveautés. Pas obligatoirement à Paris, aussi possible de le faire en région.

Livr&co est une association de préfiguration à laquelle il est possible d'adhérer. À terme souhaite devenir une Scop.

Le projet fonctionne sur une démarche d'intelligence collective.

Aujourd'hui pour avoir l'ensemble des informations, un tableau de traçabilité est envoyé à l'éditeur avec des demandes très précises sur la conception de l'ouvrage et sa vie.

Dans l'édition, Livr&co travaille aussi sur la question de précommandes pour ajuster son tirage. Tirage qui se fait en impression offset et pas en numérique, et pas à la demande. La précommande est faite sur mesure pour le livre. Elle favorise la période de lancement avec un coût un peu moins important et permet aussi de s'appuyer sur le lectorat déjà convaincu. Ce n'est pas du financement participatif.

Livr&co a reçu des demandes de médiathèques pour savoir s'il est possible de passer commande.

Dans leur démarche, ils se sont interrogés sur la question du marché de l'occasion. Livr&co est centré sur le livre neuf parce que c'est pour eux un gage de la biblio diversité. Il n'y pas donc pas d'ouvrages d'occasion mais des livres défraîchis (livres retournés par les points de vente). L'idée est d'essayer de leur donner déjà une première vie. Mise en option à l'achat : "Ce livre est disponible en défraîchi, souhaitez-vous l'acheter ? OUI / NON".

Quand on parle de bibliodiversité on parle souvent de surproduction. Pour Livr&co, la surproduction est due à des gammes de livres qui se copient entre maisons d'édition. Il y a une obsolescence culturelle programmée. Livr&co souhaite favoriser la bibliodiversité, des ouvrages qui restent dans le fond et la forme indépendants.

On pourrait se dire que la décroissance empêche la création. On peut aussi être dans une économie qui est d'aller vers moins de quantité mais pas moins de création.

En tout cas pour Livr&co il est important d'avoir le plus de traçabilité possible sur les livres. Toutes les maisons d'édition n'ont pas toutes les réponses, parce que ça bouge beaucoup. Elles sont en contact avec les directrices de fabrication, des papetiers... qui permettent d'avoir des informations pour avoir les profils du papier précis... Sur le site, il n'y a pas d'économie de textes, toutes les informations qui peuvent être données, le sont.

Ce site de référencement peut aussi servir pour piocher des idées. Un éditeur qui cherche un imprimeur qui fait du beau livre cartonné sans pelliculage peut trouver le nom de l'imprimeur d'un ouvrage proche de ce qu'il souhaite. C'est un outil de mutualisation des informations, pour les maisons d'édition.

Sophie F. : Est-ce qu'à travers ce questionnaire fait pour les libraires, il ressort que ça peut les intéresser de mettre en avant cette démarche écoresponsable ? Quelle présentation faire en librairie des livres éco conçus ?

Peut-être que si le libraire faisait de l'écoresponsabilité un argumentaire de vente, il découvrirait que ses clients ont une vraie envie d'aller vers ce type de consommation.

Charles : La question de la demande se pose souvent. C'est ce que livr&co se permet de tester. S'il y a aujourd'hui une surreprésentation de l'édition jeunesse sur le site c'est parce qu'elle vient en réponse à une vraie demande de ceux que l'on peut appeler les « bobos bios ». Cette demande est difficile à tester si personne ne se lance. Les retours dans le questionnaire ont parfois été très violents, sûrement une peur qu'on vole un métier, qu'on dicte quoi faire, comment faire, alors que l'idée c'est de proposer quelque chose de plus. Si avec l'alimentation, la mode maintenant, on imagine facilement l'impact environnemental, avec le livre c'est compliqué d'imaginer qu'il y a un impact sur la santé d'autrui, sur l'économie... Un livre jeunesse imprimé en Chine, c'est un encouragement à la coupe rase des forêts.

L'édition c'est un marché de l'offre, de la prescription, on peut utiliser cette prescription pour aller vers le livre écoconçu notamment avec les lecteurs qui viennent sans idée de ce qu'ils veulent lire. Le libraire est là pour conseiller, et s'il y a une offre de livres écoconçus, livres locaux, on peut essayer de miser sur le fait que les gens pourraient être intéressés.

Il faudrait faire une expérimentation dans un ou plusieurs points de vente. Tester un rayon fabrication locale, fabrication écoconçue.

Marion : Est-ce qu'il y a eu un questionnaire auprès des lecteurs ?

Charles : Dans le questionnaire, il y avait 3 parcours (éditeur, libraire et lecteur) mais pas représentatif parce que seulement 200 réponses. Ce qui est dit est à prendre avec des pincettes. Les pratiques de consommation sont principalement des vœux pieux. Les lecteurs quand on demande s'ils sont intéressés par les questions d'achats responsables vont dire principalement oui, mais quand on demande où ils achètent, ça devient plus compliqué, principalement chez les « grands lecteurs » qui veulent aller dans une rapidité de la consommation et ne vont donc pas forcément aller vers une démarche militante contrairement à de plus « petits lecteurs ». Si on veut être dans l'économie circulaire, il faut accepter le temps.

La question des pratiques ne se base même plus sur les supports (numérique, papier).

La question de la consommation responsable dépend aussi de ce que l'on aime lire, quelqu'un qui aime lire des ouvrages très spécialisés aura moins de choix que quelqu'un de plus généraliste.

Michel : Dans les premières réunions nous avons eu l'intervention de l'association l'écologie du livre, quels sont vos rapports avec l'association ? Pouvez-vous aussi développer vos réflexions sur offset/numérique ?

Charles : Membres de l'association avec les éditions des pas perdus. Croyait qu'ils étaient 50 adhérents mais en fait ils sont maintenant 180.

Pour l'instant peu de nouvelles de l'association. À un grand nombre et avec une auto-gestion on a des débats passionnants mais c'est assez compliqué d'aller vers des solutions concrètes. C'est pour ça qu'ils ont créé de leur côté Livr&co.

De plus, L'écologie du livre va très loin, avec des questions par exemple sur la refonte du droit d'auteur, idée que les droits d'auteurs des auteurs tombés dans le droit commun peuvent être mis en commun pour bénéficier aux auteurs contemporains. L'association est assez forte pour essayer de porter des revendications un peu plus haut dans les instances de prise de décisions.

Pour revenir au numérique et à l'offset : le choix de l'offset est clairement fait pour des questions de rendus. C'est très énergivore, le calage a un gros impact, le tirage est plus lourd en offset. Mais c'est compliqué de tout prendre en compte pour définir le coût carbone d'un ouvrage. Avec l'Offset, on a des processus qui sont de moins en moins chimiques, des plaques qui sont recyclées maintenant. Le numérique, semble aller un peu à l'encontre de la biodiversité, c'est une sorte d'uniformisation, toujours le même papier... C'est pour le moment assez limité mais ça va sûrement se développer. L'offset reste, dans une échelle industrielle, un système qui offre le rendu le plus abouti.

Flora : Dans les critères « est-ce que le livre a subi dans sa vie le pilonnage ? », possible d'expliquer ?

Charles : Un livre peut habiter sous différentes éditions, l'édition de base, le tirage, les nouvelles éditions... Si stocker coûte trop cher, certains éditeurs peuvent pilonner puis retirer un peu plus tard. Il est donc possible pour un livre de subir le pilonnage à différentes étapes de sa vie.

Véronique : Pouvez-vous nous dire quelles sont les grandes différences entre un livre écoconçu et un livre lambda. Notamment dans les bibliothèques il y a un mouvement pour réduire les couvertures plastiques de livres, y avez-vous réfléchi ? Vous parlez aussi du fait que les « bobo bio » sont prêts à payer 30 % plus cher leur alimentation, est-ce que vous misez là-dessus pour l'augmentation du prix du livre écoconçu ou pensez-vous à des aides de

l'État comme dans l'agriculture pour aider au financement ? Est-ce qu'il y a eu des actions globales pour prendre en compte plus le marché public ?

Charles : Pour répondre à la dernière question. Arrive tout juste sur le marché des bibliothèques, va commencer à s'intéresser à tous ces sujets. Mais à priori, beaucoup de bibliothèques sont intéressées par cette consommation responsable. C'est à creuser pour les marchés publics.

Partage de liens par Agnès :

<https://www.marche-public.fr/Marches-publics/Textes/Directives/Manuel-marches-ecologiques.pdf>

<https://www.economie.gouv.fr/cedef/marches-publics-criteres-sociaux-environnementaux>

<https://www.lagazettedescommunes.com/654311/comment-repenser-le-livre-en-faveur-de-la-transition-ecologique/>

Charles : Quelle est la différence entre un livre éco-conçu et un livre classique ? Un format rationnel, qui va éviter le plus de gâche, fabrication réfléchie avec par exemple du papier, des impressions avec le label l'ange bleu (Der Blaue Engel) qui respecte aussi la santé de ceux qui fabriquent, le transport sur le livre fini, livre de l'économie sociale et solidaire. Il y a aussi la question de la rémunération des auteurs, volonté d'être transparent. Un livre écoconçu c'est un livre équitable. Faire des ateliers sur le local, des créations, des rencontres...

C'est aller le plus à l'économie possible, le moins de chimie possible c'est ce que l'on prône. On essaye d'éviter au maximum le pelliculage. Pour les Pas perdus, façonnage en carton par la Cartonnerie Jean, labellisé L'ange bleu, dans la Creuse (comme les éditions Apeiron). Pas la volonté d'avoir des emballages plastiques autour des livres après l'impression, du craft au pire sinon rien du tout.

Les encres et les colles c'est très compliqué encore de savoir d'où ça vient.

En bibliothèque, il y a besoin de couvrir les livres. Si en début de chaîne on fait attention à la qualité, alors peut-être que la question se posera moins. Plus on met de l'argent dans la conception plus on l'écoconçoit plus, on l'espère, ils sont solides face à l'épreuve du temps.

Concernant le surcoût, aucune des subventions qui sont proposées pour l'édition d'un livre demandent cette notion d'écologie, au contraire il faut un minimum de livre par an, un nombre d'impression, une diffusion et distribution. Il y a d'autres notions peut-être à ajouter. L'association l'écologie du livre pourrait peut-être faire levier sur cette question.

Jean : Est-ce qu'il y a une prise en compte du poids du livre ? Concernant la distribution et le transport pouvez-vous développer si vous avez fait des choses ?

Charles : Le poids du livre est noté sur Livr&co. Pas tant pour une question écologique que pour se faire une idée de la matérialité du livre.

Le poids a en effet un impact sur le transport mais aussi sur la conception du papier. Ne veut pas dire pour autant qu'au-delà d'un certain poids un livre n'est plus écoconçu. Est-ce qu'il faut réduire les propos, le nombre de pages, c'est compliqué. Comment demander à un scientifique de raccourcir son propos ?

Le but c'est cependant, pour réduire le poids, d'aller dans l'économie de matière. Si on peut aller vers du papier moins grammé, donc moins énergivore, pourquoi pas ?

Pour la question du transport, au tout début des projets, il y avait la volonté de tout faire par transport fluvial, plus de camions... En fait c'est trop complexe. Dans le transport, déjà, il y a la demande d'arrêter le film plastique, de travailler sur le conditionnement. On essaye d'avoir le minimum de matériaux entrant et de les réutiliser au maximum. Il y a également eu l'idée de mutualiser les transports entre maisons d'édition mais il faudrait un imprimeur commun, un planning d'impression proche, ce qui permettrait de remplir les camions. C'est très complexe.

Question de la mutualisation d'envoi en librairie, c'est intéressant, il y a une vraie question. Il faut modéliser, projeter...

Jean : Une association de libraires de Paris est déjà en train de faire ce travail

<https://www.librest.com/info/qui-sommes-nous.html>

Marion : Livr&co c'est aussi un projet d'AMAP, d'une consommation locale... Pour vous c'est quoi l'échelle locale ?

Charles : Pour Livr&co, pour l'instant, la visibilité des éditeurs est donnée sur Paris intra-muros où il y a un tissu de libraires très développé.

La notion d'échelle locale dépend des territoires. Il faudrait une réflexion au cas par cas mais ça peut être une question régionale, une question de transport. Quand on est dans des régions très grandes, il peut être plus logique d'aller sur une échelle départementale.

Ça dépend aussi du type d'événement et du cercle de lectorat que l'on souhaite atteindre. Cercle 1 (famille, amis), 2 (amis des amis) et 3 (les inconnus). Et adapter ce modèle en fonction des territoires.

Flora : Il y a quelques éditeurs représentés par Livr&co. Comment avez-vous fait pour choisir tels ou tels éditeurs ?

Charles : Il y avait déjà un réseau d'éditeurs à la création de Livr&co et a réalisé un tableau de prospects de plus de 150 éditions, avec des filtres pour essayer de cibler au mieux. Il y a beaucoup de maisons qui sont venues vers eux, il y a des entretiens d'une heure pour comprendre la ligne éditoriale. Avant la réunion, on envoie aussi la fiche de traçabilité pour montrer ce que l'on demande comme informations. Nous sommes une association, pour le moment c'est un travail bénévole, mais donc doit sélectionner ses priorités. Pour le moment, la priorité c'est de travailler avec les maisons d'édition connues avant.

Invite les éditeurs à les contacter pour réfléchir à ce qui peut être fait, créé pour eux...

Sophie B. : Voulait revenir sur l'idée de la fabrication en France. Ça ne semble pas étrange d'imprimer en Europe de l'Est si le papier est fabriqué en Europe de l'Est. Le coût est 2,5 fois plus cher sur l'impression en France. Est-ce qu'avec l'idée du tout Français on n'oublie pas l'échelle européenne ?

Charles : Le but n'est pas de tout fabriquer en France, il y a d'ailleurs le picto imprimé en Union Européenne. Les papiers c'est en effet très compliqué d'avoir du papier français... De toute façon, ce serait inatteignable et la France ne peut pas être autosuffisante.

Après l'Europe de l'Est, il faut avoir en tête que ce n'est pas la même rémunération, pas la même sécurité des travailleurs et il y a aussi des questions géopolitiques qui se posent. Ce sont des choix individuels mais qu'il faut au moins réussir à expliquer. Le but de Livr&co est de mettre en avant ces choix, pas de les juger.

Ils se sont simplement interdit de travailler avec des éditeurs qui impriment en dehors de l'Union européenne. Par exemple, la Turquie.

Marion : Avez-vous dans l'idée que ces pictogrammes puissent être développés plus largement ? Avez-vous réfléchi à la mise en valeur plus large d'un écosystème responsable (bibliothèques vertes, manifestations littéraires responsables...) ?

Charles : Livr&co serait mal à l'aise à l'idée de devenir un étalon. Le site est robuste, épuré et classique, mais les gens commencent à vouloir imprimer les pictos, les logos... il faudrait se poser la question. L'idée est d'attendre de voir comment la filière va s'approprier les questions.

Ce qui ferait peur, ce sont les mésusages des normes, des pictogrammes... Pour éviter d'aller faire du greenwashing.

Il a très vite été envisagé de créer sur le site une page ressources avec le vocabulaire de l'édition écoresponsable, de l'écosystème du livre, les réseaux peuvent permettre de mettre en avant les professionnels du livre.

Sophie B. : Est-ce que vous vous apparentez à un distributeur ?

Charles : Pas encore membre de Prisme, les éditeurs déposent les livres. Souhaitent dans le temps aller vers la vente ferme. L'idée c'est d'avoir un dépôt à long terme sans retour sauvage...

La question c'est d'être transparent et d'informer de ce qui va à Livr&co. Si un travail avec des libraires, ce ne sera pas 40 % + 30 % mais une réflexion pour aller quoi qu'il arrive en dessous des 60 % de marge des diffuseurs habituels.

Michel : Comment ça se passe avec les contrats d'exclusivité ?

Charles : Si vous êtes diffusé, distribué avec un contrat d'exclusivité, Livr&co échange avec les diffuseurs et distributeurs

À la lumière de cette présentation, réflexion sur la valorisation des démarches durables, sociales, solidaires ? (auteur, éditeur, libraire, bibliothécaire, manifestation littéraire) Et sur la place dévolue au lecteur. Comment imaginer valoriser les professionnels impliqués dans ces démarches ?

Véronique : C'est une idée à creuser dont ils vont s'emparer sur Rouen avec la mise en avant d'ouvrages écoconçus dans un fond que l'on pourrait construire sur le développement durable.

Éric : Première petite réflexion, Livr&co apparaît comme une librairie avec un site, et avec pour vocation d'offrir un étiquetage des ouvrages écoresponsables. Un peu surpris sur les 40 % de marge. Une question sur l'écosystème, sur le pilonnage, se pose beaucoup de questions là-dessus sur les transports et les allers-retours.

Sophie B. : Rejoint la réflexion, s'est rendue compte en étant en autodistribution qu'il y avait moins de transport... Les offices ont un vrai impact sur ces questions. C'est à interroger comme la question du prix de La Poste. La région pourrait faire remonter ce genre de plaidoyer. Un mal fou à rencontrer les libraires dans la région, du mal à comprendre. La question du flux des camions a un poids très important.

Sophie F. : C'est une question dont les libraires ont pris conscience depuis longtemps. La première raison est économique. Ça coûte aussi cher pour eux d'acheter, de ne pas vendre et de retourner. Les libraires travaillent maintenant, pour la plupart, des offices à façon (ils choisissent les livres qui entrent dans leur librairie). Acheter mieux pour moins retourner c'est une chose à laquelle ils ont été sensibilisés. Mais oui il y a beaucoup d'avancées à faire sur ce secteur.

Pierre : C'est vrai qu'il y a à gérer toute une production des grands groupes, c'est énorme. En janvier : 482 nouveaux romans dont principalement d'auteurs déjà vus et revus. À la librairie Le Passage, travail sur les offices, il y a un vrai tri et un écrémage. Néanmoins, ça fait beaucoup de nouveautés. C'est très compliqué de prendre le temps de recevoir et de discuter avec les éditeurs qui n'ont pas de services de diffusion/distribution, parce que les libraires sont assaillis de demandes. Des demandes d'éditeurs indépendants mais aussi d'auteurs auto-publiés. Il y a un tri dans l'urgence. Au fur et à mesure les libraires travaillent à élargir le cercle. Mais c'est compliqué et pas beaucoup de temps parce que le travail de la librairie c'est recevoir les représentants des réseaux, mettre sur table, gérer les retours, etc.

À la librairie, une grande attention est portée à la quantité des livres.

Ce qui est aberrant dans cet écosystème du livre, c'est le nombre d'intermédiaires. C'est de plus en plus absurde. Le libraire se retrouve face à une quantité d'informations faramineuses (visites en présentielles, des vidéos, des échanges téléphoniques, présélection de plateforme...). Compliqué maintenant de faire le simple métier de libraires.

Tout l'écosystème doit aller dans le bon sens.

Le mois de décembre a été très bon, mais ça s'est fait au dépend de la diversité. Beaucoup moins de mise en valeur des petites maisons d'édition que d'habitude.

Est-ce que les professionnels présents et impliqués communiquent sur leur démarche sur leur site, les réseaux ?

Véronique : À Rouen, démarche assez neuve, il y a en effet des temps forts sur le développement durable qui deviennent réguliers et qui sont en convergence avec les politiques publiques. Ça va être un des axes majeurs de la candidature de Rouen pour devenir capitale européenne de la culture. La démarche est aujourd'hui en réflexion, pas encore structurée, donc pas encore de communication. Idée d'inclure cette question dans le projet de service.

À Rouen ça implique 3 bibliothécaires vraiment actives. Une demande de formation des bibliothécaires au développement durable a été faite. Il y a cette idée de former l'ensemble des équipes à ces enjeux-là.

Sophie B. : Dodo vole essaye de mettre en valeur l'aspect social et solidaire des ouvrages bilingues. Alors difficile de surajouter. C'est déjà bien pour les gens d'acheter des livres en langue bilingue. Rajouter de la communication sur le produit c'est compliqué.

Michel : Réflexion en cours pour communiquer sur notre démarche. Ne pas vouloir être étiqueté comme livre écoresponsable. Réflexion plutôt autour de la maison d'édition que livre par livre.

Pierre : Réfléchi au niveau de la maison d'édition tant sur les aspects environnementaux que sur les engagements auprès des auteurs pour aboutir à un petit manifeste. En est à un stade où il prend des informations, pour pouvoir écrire ce manifeste qui serait clairement affiché sur le site, avec des aspects présents sur le livre de manière très simple (pas pesant, pas moralisateur), et communiquer autour de ça. Ça fait partie du projet pour présenter la maison d'édition pour expliquer que le projet est responsable de A à Z. Préfère prendre du temps pour pouvoir annoncer les engagements en une seule fois.

Agnès : **Souhaite revenir sur les pictogrammes, est-ce qu'il existe des labels plus européens, plus nationaux ? En librairie ? En bibliothèque ? Est-ce que la démarche vertueuse n'est pas plus parlante par livre ? Par rapport à la question du marché, est-ce qu'il y aurait un intérêt de savoir comment en tant que bibliothécaires on peut inscrire cette question d'écologie sur les marchés publics ?**

Pierre : Malheureusement les critères d'éco responsabilité et d'économie sociale et solidaire n'ont pour le moment pas de poids dans l'attribution des marchés. Ça va peut-être changer, mais ce n'est en effet pas encore pris en compte. C'est pour ça qu'on arrive à des situations où des librairies font une partie très importante de leur CA avec les marchés publics dans les 4 coins de la France. Tant que des critères ne pèseront pas assez lourds sur l'acquisition des marchés, on va continuer d'avoir des situations bizarres.

Sur la communication sur la démarche au sein de la librairie, l'idée c'est d'y aller en 2 étapes. Déjà bien travailler avec l'équipe pour être cohérent et ensuite communiquer de manière générale sur tout ce qui est fait, sur les engagements de l'entreprise.

Jean : Les pictogrammes les plus utilisés actuellement sont ceux du papier FSC et PEFC. Il y a aussi des éditeurs qui depuis quelques années indiquent dans le livre son bilan carbone. Cela dit, le bilan est partiel, pas de prise en compte de la distribution, du stockage, des retours... Concernant les achats, ce qui fait changer les choses c'est vraiment le règlement.

Agnès : **Sur la question des marchés, c'est intéressant de voir que dans l'alimentation on peut mettre en place certains critères alors pourquoi ne pas réfléchir ensemble sur un groupe transversal.**

Véronique : A déjà proposé des critères d'écologie dans les marchés pour l'acquisition de livres, mais a été retoquée. Voir si on peut augmenter le coefficient de ces critères.

Est-ce qu'il ne faudrait pas, comme Livr&co l'a fait pour les éditeurs, chercher des critères qui peuvent parler à l'ensemble de l'écosystème du livre et ainsi permettre de valoriser avec une seule grille de lecture pour tous la question de la solidarité/du social, de l'écologie... Un éditeur, une librairie, une bibliothèque, une manifestation littéraire pourraient tous avoir un même « picto », « label » de structure du livre engagée.

Pierre : C'est le bon angle d'attaque. Au départ vient du monde industriel, et les certifications qualités ont beaucoup fait progresser les entreprises. Dans le monde du livre, c'est vers ce genre de choses qu'il faut aller. C'est plus intéressant de travailler à ces notions d'écoresponsabilité, sociale et solidaire et d'avoir cet ensemble de labels. Pense que ça devrait être le rôle de 2 syndicats : SLF et SNE. Une démarche novatrice devrait partir de ces organismes professionnels. Si on ne fait pas de remontées vers ce type d'organismes, on ne va aller que vers ce réseau local, ce qui est bien mais pas suffisant.

Il faudrait définir ensemble ce qu'est un label socialement responsable dans le livre. Ça peut faire bouger les lignes. Via le CNL les librairies peuvent avoir un label LIR qui est un gage de qualité. Aujourd'hui c'est indispensable d'aller vers ce genre de choses, il faut pouvoir aller vers ce niveau de responsabilité.

Ce serait intéressant de voir si ce genre de sujet arrive sur la table aux prochaines journées de la librairie.

Sophie F. : Anaïs Massola en a parlé, il ne semble pas que le SLF s'empare de ces questions. Est-ce qu'on peut le faire remonter via l'association Librairies en Normandie ?

Pierre : Oui et aussi par la Fill, il faut que ça remonte de tous les côtés.

Jean : Il faut fixer des critères auxquels tous les secteurs peuvent se raccrocher. Pour que le lecteur s'y retrouve c'est bien d'avoir des critères communs. Si au niveau national c'est trop compliqué, on peut commencer au niveau régional.

Agnès : Il y a des exemples de labels d'abord régionaux qui sont devenus nationaux comme Facile à lire.

Véronique : l'ABF avec la nouvelle commission va sûrement développer une réflexion sur un label.

Pierre : N2L a dans son projet ce travail commun sur l'écologie du livre. C'est important pour communiquer auprès des partenaires de l'agence année après année.

Comment valoriser l'échelle locale ? On se pose aussi beaucoup la question dans les échanges d'un travail sur l'échelle locale. Est-ce que vous pouvez nous donner votre définition d'échelle locale ?

Pierre : pour la librairie le niveau local c'est le bassin alençonnais, la ville et 30 km autour. C'est lié à la configuration d'Alençon dans cette région. Le niveau local touche aussi le bord de la Sarthe. C'est son niveau local pour les partenaires aussi : écoles, médiathèques, manifestations, association... Pour Møtus, la notion de local n'a pas de sens, elle peut en avoir avec des partenariats pour faire fonctionner la maison d'édition (imprimeurs...) mais pas par rapport au client. Au contraire, le souhait est d'être présent partout en France.

Michel : Ça dépend beaucoup du projet. Un livre sur une ville par exemple touche vraiment la ville, un livre sur la région c'est la région, les autres livres sont à diffusion nationale. C'est vraiment au cas par cas.

Véronique : Difficile de répondre, pour le public principalement les rouennais mais également le bassin de vie. Pour le marché du livre, plutôt la ville (les librairies), pour l'action culturelle plutôt au niveau régional.

Sophie : Attention à l'enfermement sur le local et le régional, ce sont peut-être des démarches vertueuses mais attention à cet enfermement et à des présences d'auteurs régionaux uniquement... Ça restreint. On peut peut-être dans le cadre des bibliothèques, librairies, manifestations réfléchir à des proportions.

Agnès : Souvent, en bibliothèque, le territoire c'est l'agglomération. Il y a peut-être des projets d'Éducation Artistique et Culturelle à monter entre éditeurs, auteurs, libraires et bibliothécaires d'un même territoire à destination d'écoles, d'associations, de foyers...
Un chantier qui peut aussi permettre de valoriser des partenariats à une échelle locale.

Missions à mener après ce groupe :

- proposer un groupe intersectoriel Librairie et bibliothèques sur les marchés publics,
- réfléchir à des critères communs pour définir une sorte de label, de certification commune à l'ensemble de l'écosystème du livre (impliquer la FILL dans cette réflexion ?),
- réfléchir à la notion de projet EAC communs entre acteurs d'un même territoire,
- lancer un questionnaire en partenariat avec les librairies et les bibliothèques pour connaître les souhaits de consommation des lecteurs de la région.

Notion qui n'a pas eu le temps d'être interrogée :

Est-ce qu'il faudrait réfléchir à un moyen de mieux communiquer entre professionnels sur les programmations pour permettre de la mutualisation ? Tel salon invite tel auteur pour un débat, une bibliothèque d'une ville voisine pourrait en profiter pour proposer une rencontre avec cet auteur, et une librairie une dédicace ?